

Le Bonnet Rouge

DIRECTION & PUBLICITÉ

14, rue Drouot (Paris 9^e) — Téléph. : CENTRAL 60-70

Abonnements : Paris 20 fr.; Départements 24 fr.; Etranger 32 fr.

Quotidien Républicain du soir

DIRECTEUR :

Miguel ALMEREYDA

RÉDACTION & ADMINISTRATION

142, rue Montmartre (Paris 2^e) — Téléph. CENTRAL 80-68

Cinq Centimes le Numéro (Paris et Départements) : Cinq Centimes

Le Sous-Marin

Cet article, publié en province, a été totalement supprimé par la Censure parisienne

« Quand les Français ne s'aimaient pas »

Il faut reconnaître à M. Charles Maurras une certaine habileté dans l'art de cultiver ses œuvres et d'en imposer, par la surprise quand l'offre directe ne prend point la lecture au public. La viande creuse que vous avez refusée quand il vous la présentait pour la première fois, il vous la sert, une seconde et, s'il le faut, une troisième, et d'autres encore jusqu'à ce que vous vous décidiez, mais il a soin de changer le plat et, comme on dit dans le monde des servantes, où il disputait à Faguet ses lectures et ses amours, la garniture. Si sa chanson n'est guère variée, les titres changeaient. Il servait par l'imagination secondaire qu'exigent ces renouvellements d'essences, M. Maurras amorce, à la longue, par l'obstination avec laquelle il prend soin de ses intérêts et de son renom.

Il écrit dans des journaux et des revues et ces publications payent de leur vie l'auteur qu'il y avait à hospitaliser des œuvres aussi peu propres à attirer et à retenir l'attention des Français, ces vingt dernières années. C'est ainsi que l'on a vu mourir toutes les feuilles et brochures périodiques dont M. Maurras fut le leader, ou le pontife : Le Soleil, la Gazette de France, le Réveil National, parmi les journaux politiques, la Contemporaine et Minerva, parmi les revues. Mais M. Maurras sauva de ces désastres les articles qui les avaient provoqués et, patient, il attendit que son talent n'aurait pu, les Camelots du Roy, par leur turbulence parfois amusante, le réalisèrent. M. Maurras journaliste, — ou critique, ou philosophe, — était resté à peu près inconnu. M. Maurras, chef des bruyantes troupes d'enfants qui troublaient au nom de Philippe d'Orléans, les représentations du Théâtre-Français ou les cours de Sorbonne, devint une curiosité. L'astucieux « Martigou » sentit tout ce qu'il pouvait tirer de cette curiosité. Tandis que les Camelots du Roy s'en allaient au poste, au Dépôt ou à la Santé, M. Maurras entassait les uns au-dessus des autres, leurs lettres de prison, pour que chacun put enfin les voir, les articles que l'on avait refusé de lire au Soleil ou à Minerva. C'est là l'histoire de tous ces volumes, — recueils d'articles auxquels les généraux « chahutés » de la jeunesse royaliste valent une célébrité que le talent de l'auteur n'avait pas eue. C'est en vertu de ces livres de Maurras, un bébé qui a des moustaches et ne compte pas moins de vingt-six printemps, puisque le plus vieux des articles dont est composé ce volume parut il y a huit jours, date de 1890 ; ce petit monstre s'appelle Quand les Français ne s'aimaient pas, s'imaginant que les titres les plus des titres à la gloire. M. Maurras l'intitule Chronique d'une Renaissance.

Eh ! Pas si vite !

Nos réactionnaires ne se tiennent plus de joie. Motif : les commissaires aux armées sont à l'écart. C'est dans l'ordre du jour voté avant-hier par le Sénat que la découverte a été faite. De ce que le Sénat n'a fait aucune allusion aux délégués aux armées, qu'il s'est borné dans son ordre du jour à parler, relativement au contrôle des opérations militaires, « des commissions parlementaires », ces messieurs de Droite en ont conclu que le Sénat condamnait le vote de la Chambre. Notre confrère Garapon ne se gêne même pas pour mettre, comme on dit communément, « les pieds dans le plat ». C'est l'exécution dans l'ordre du jour voté par le Sénat que la découverte a été faite. De ce que le Sénat n'a fait aucune allusion aux délégués aux armées, qu'il s'est borné dans son ordre du jour à parler, relativement au contrôle des opérations militaires, « des commissions parlementaires », ces messieurs de Droite en ont conclu que le Sénat condamnait le vote de la Chambre. Notre confrère Garapon ne se gêne même pas pour mettre, comme on dit communément, « les pieds dans le plat ». C'est l'exécution dans l'ordre du jour voté par le Sénat que la découverte a été faite.

De 1890 à 1905, nous racontions à peu près M. Maurras, les Français ne s'aimaient pas. N'entendez pas seulement qu'ils ne s'aimaient pas les uns les autres, qu'ils étaient divisés, mais surtout qu'ils ne s'aimaient point eux-mêmes, qu'ils ne pouvaient rien souffrir qui fut de leur main, ni de la main de leurs ancêtres. Ce temps c'est plus. Maintenant, les Français ont cessé de se méconnaître et de se mésestimer, ils s'apprécient, ils s'aiment.

Quel changement et quel retour ! s'écrie M. Charles Maurras. Et il s'attribue le mérite de ce changement et de ce retour — à lui et, pour la forme, à quelques amis. Même les gens qui jadis appréhendaient au Français à ne point s'apprécier, à se mésestimer, ont dû varier et se mettre à louer le contraire. « On peut dire qu'ils ont fait du chemin, constate M. Charles Maurras. Quel chemin ? Celui que nous leur avons fait faire. Nous ! Lesmaître, Bourgeois, Barrès, Drumont, Guyau, le Livre et les collègues de M. Bocquillon (il s'agit d'un instituteur primaire qui fut découvert, vers 1904, une crise de patriotisme à l'école laïque), nous, les nationalistes, les royalistes, l'Action française. On a dû avancer dans notre voie avertie... »

C'est donc à M. Maurras que M. Maurras attribue le mérite d'avoir amené les Français à changer leur attitude vis-à-vis d'eux-mêmes ; à passer du mépris à l'estime, à s'aimer au lieu de se méconnaître, voire de se détester.

L'avance russe vers Kovel

Une grande victoire

Depuis le commencement de la contre-offensive déclenchée dans la région de Tchortorisky, les Russes ont capturé 21.776 officiers et soldats et pris 55 canons

Leur avance territoriale les amène à 50 kilomètres à l'ouest de leur point de départ

Leurs avant-gardes sont à 30 kilomètres de Kovel

La prise du village d'Ougly, en livrant aux Russes la dernière ligne défensive allemande établie sur les rives du Stokhod, que nos alliés ont passé en plusieurs endroits, ouvre le passage le plus direct dans la direction de Kovel. La situation est si favorable que les Russes ont pu, en livrant la bataille engagée sur le Stokhod, s'avancer à 40 kilomètres environ.

LE DERNIER COMMUNIQUE

Petrograd, 10 juillet. — Front occidental. — Sur le Stokhod, série de combats contre l'ennemi qui tente de prendre pied sur la rive gauche. L'ennemi essaie par tous les moyens d'arrêter notre offensive.

Violents combats devant Verdun

Deux tentatives allemandes de diversion en Lorraine et dans les Vosges

Dans la Somme : nuit calme

Communiqué officiel

11 Juillet — 15 heures

76^e JOUR DE LA GUERRE

De part et d'autre de la Somme la nuit a été calme.

Le nombre total des prisonniers faits par nous au sud de la Somme pendant les combats des deux derniers jours dépasse actuellement 1.300.

Sur la rive gauche de la Meuse, assez grande activité d'artillerie dans les secteurs d'Avocourt et de Châtinaucourt.

Sur la rive droite, le bombardement déclenché par l'ennemi sur nos positions depuis Fleury jusqu'à l'est du Chemin a redoublé d'intensité au cours de la nuit. A quatre heures, les Allemands ont prononcé une attaque sur tout le front bombardé. A l'est du bois Fumin et dans le bois de Chenois, l'ennemi a pris pied dans nos tranchées avancées d'où nos contre-attaques immédiates ont rejeté. Partout ailleurs, nos tirs de barrage et nos feux de mitrailleuses ont brisé les attaques de l'ennemi. Le bombardement continue dans la même région.

A l'ouest de Pont-à-Mousson, un coup de main ennemi sur une de nos tranchées du bois de Mortmare a complètement échoué.

En Lorraine, après une vive préparation d'artillerie, les Allemands ont attaqué un saillant de notre ligne, à l'est de Reillon et ont réussi à pénétrer dans les éléments de première ligne sur un front de 200 mètres environ.

Au nord-est de Veho, à la faveur de quatre explosions de mines, les Allemands ont

Le voyage du « Deutschland »

On s'attend à la visite d'autres sous-marins

Washington, 11 juillet. — M. Jusserand, ambassadeur de France, a déclaré n'être nullement étonné de l'arrivée du sous-marin « Deutschland » et n'y attache aucune importance, pas plus au point de vue militaire, car d'autres sous-marins ont fait des voyages presque aussi longs, qu'au point de vue commercial, le prix du fret rendant impossible le transport de marchandises par cette voie.

S'il est décidé que le sous-marin peut être considéré comme un navire de guerre, agissant d'après les instructions de l'Ambassadeur allemande, une protestation contre la présence du « Deutschland » dans les eaux américaines sera remise au département d'Etat. — (Havas).

D'AUTRES SOUS-MARINS VIENDRONT EN AMERIQUE

New-York, 11 juillet. — Suivant des déclarations faites par le capitaine du « Deutschland », d'autres sous-marins allemands doivent se rendre en Amérique. Le prochain voyage sera effectué par le « Bremen », qui doit transporter des marchandises aux Etats-Unis. — (Information).

SOUS-MARIN DE GUERRE OU DE COMMERCE ?

Baltimore, 9 juillet. — La cargaison du « Deutschland » était consignée aux agents

LA RAPIDITE DE NOTRE AVANCE

Un fait montre la rapidité avec laquelle nos troupes ont repris la plupart des villages de la Somme. Dans certaines fermes abandonnées, nos soldats ont trouvé des lapins et des poules en quantités considérables. Dans un hameau, nos troupes ne comptèrent pas moins de 165 poules destinées à améliorer l'ordinaire des Allemands, et qui changèrent de destination.

COMMENT SE BATTENT LES SOLDATS PRUSSIENS

Londres, 10 juillet. — Un jeune officier anglais blessé au cours des combats livrés dans la Somme a déclaré : « Les soldats allemands en présence de nos troupes nous sommes trouvés samedi dernier, se battaient comme des tigres. Entre Feicourt et Mametz, alors que les points de nos bataillons les atteignaient déjà, ils continuaient à nous lancer des bombes. Ces troupes appartenaient à la garde prussienne et à sa réserve. Nous leur avons fait très peu de prisonniers. » (Radio.)

COURRIER DE BANQUE

Londres, 11 juillet. — De New-York au Daily Télégraph :

Les journaux allemands d'ici disent que le « Deutschland » a apporté des obligations allemandes pour une valeur considérable et qu'il doit en importer le produit en espèces. D'autre part, dans les milieux financiers on affirme qu'il n'existe aucune demande pour des ventes d'obligations allemandes, et leur opinion en général est que la situation financière et économique des Allemands pour une valeur nulle, n'aurait améliorée par des aventures sous-marines transatlantiques. — (Information).

UNE PROTESTATION DES ALLEES

New-York, 11 juillet. — Les ambassadeurs britannique et française ayant demandé au gouvernement des Etats-Unis de vouloir bien s'assurer que le « Deutschland » n'est pas un navire de guerre, des experts na-

LES BATONS ROMPUS

Je n'ai pas la folie des grandeurs et je n'ai jamais pensé qu'aucun de mes songs valût la peine d'être conté en vers comme celui d'Athalie. Tout au plus, m'arrive-t-il parfois, quand je les trouve un peu mystérieux, de les narrer à une pythionesse de mon voisinage qui les élucide et en dégage la signification, pour la modique somme de deux francs.

Mais, le dernier rêve que j'ai fait, pas plus tard que la nuit écoulée, sort tellement de l'ordinaire que je me suis décidé à le rapporter aux lecteurs du Bonnet Rouge ; il se rencontrera peut-être, parmi eux, quelqu'un de particulièrement expert dans le maniement de la « Clef des songs », et qui me révélera le sens caché de la vision dont mon sommeil fut perturbé, voici environ une douzaine d'heures.

Je me trouvais sur le sommet d'une assez haute montagne. Normalement, je n'eusse dû cependant découvrir qu'un panorama plutôt limité, et n'en distinguais que les grandes lignes. Or, par un de ces phénomènes très fréquents dans les rêves, je voyais, sous mes yeux, l'Univers entier et j'en percevais avec une précision prodigieuse les plus minutieux détails.

Les différentes nations étaient groupées, à peu de chose près, entre les mêmes frontières que leur assignaient les cartes de géographie politique avant que commençât la guerre.

Celle-ci, d'ailleurs, était terminée. Et c'était une joie pour moi à mesure que je contempais le mouvement des chemins de fer et des navires, qui circulaient librement à travers les continents et sur les vastes mers. Les hommes travaillaient et s'amusait, comme si l'épouvantable furie qui les précipita les uns contre les autres, n'avait été qu'un furtif cauchemar. Les uns étaient en République ; les autres avaient conservé le régime monarchique ; je les entendais parler leurs anciens idiomes ; mais ils pénétraient d'un pays dans l'autre, amicalement et sans difficultés ; ils commençaient entre eux et donnaient l'impression que l'humanité en était revenue à une féconde et joyeuse harmonie.

Par-ci, par-là, des domaines très restreints, mais bien entretenus, étaient clos de hautes murailles et des gardes, sans armes, mais vigoureux, faisaient autour d'eux des rondes vigilantes.

Un milieu de ces domaines, qui étaient répartis dans tous les Etats de l'univers, des individus à l'aspect terrifiant allaient et venaient, avec une allure saccadée et inquiète de fauves emprisonnés. Ils avaient la face convulsée, ils se dépenaient en gesticulations menaçantes, et hurlaient, dans toutes sortes de langues, des mots que, par un prodige inexplicable, je comprenais, bien qu'en réalité je ne possédais que le parler français : « Haine ! Revanche ! Représailles ! Jusqu'au bout ! » vociféraient-ils.

Mais leurs clameurs et leur pantomie que j'entendais, moi, et que je voyais, ne parvenaient point aux autres hommes.

Comme il est dit dans l'Evangile, ces voix abominables criaient dans le désert.

Et, tout à coup, dans l'azur limpide, appaurent des aéroplanes, et de ces avions il chut sur le monde une pluie de fleurs et de pièces de monnaie ; celles-ci tombaient aussi doucement que celles-là sur le sol, ne blessant personne et semant une joie générale.

Et une grande voix puissante et douce lança dans l'espace la parole admirable :

« Paix soit sur la terre aux hommes de bonne volonté ! »

Et, subitement, je m'éveillai. Je n'ai pas très bien compris à quel propos j'avais fait ce rêve.

Si des gens devinent ce qu'il signifie, je leur serai reconnaissant de me communiquer leur interprétation.

Monsieur BADIN.

DERNIERE MINUTE

Nouveaux succès anglais

La nuit dernière, après un fort violent bombardement, notre infanterie a donné l'assaut et repris Contalmaison, faisant cent quatre-vingt-neuf prisonniers valides dont un chef de bataillon et quatre autres officiers.

Une violente contre-attaque allemande pendant la nuit a été repoussée avec de grosses pertes pour l'ennemi. Tout le village est maintenant entre nos mains.

Plus à l'est, nous savons enlevé plusieurs lignes de tranchées dans le bois de Mametz et la plus grande partie de ce bois est en notre possession. Nous y avons pris un gros obusier, plus trois canons de campagne et fait deux cent quatre-vingt-seize prisonniers valides, dont trois officiers.

Les combats aériens ont continué ; un de nos avions a été abattu par un canon allemand et trois de nos appareils ne sont pas revenus.

Bourse de Paris

DU MARDI 11 JUILLET 1916

La tendance générale du marché ne se modifie pas ; les rentes françaises poursuivent impetueusement leur mouvement de reprise et le reste de la cote est très calme ; les valeurs russes sont stationnaires, les diamantifères gagnent quelques points.

Fonds d'Etat. — Français, 3 p. c. 64 ; 5 p. c., 90,30. — Russe, 1896, 57,30.

Actions diverses. — Banque de France, 5,000. — Saragosse, 423. — Andalous, 380. — Suez, 4,425. — Caoutchouc, 101. — Malacca, 120. — Toulon, 1,092. — Metallurgie, 606.

Informations

Le Conseil des ministres, réuni ce matin, à l'Élysée, sous la présidence de M. Poincaré, s'est entretenu de la situation diplomatique et militaire.

On annonce la mort au champ d'honneur de M. Roth, préfet du Morbihan, sous-lieutenant d'infanterie.

Une nouvelle fraction de la classe 1888 va être appelée le 1^{er} août prochain dans le but de permettre le remplacement dans certains services, d'hommes de classes plus jeunes, et de faire face à des besoins de personnel supplémentaire à l'intérieur.

Des hôteliers sans cœur

UNE MANIFESTATION RUE DE NAVARIN

Une scène pénible s'est déroulée, ce matin, rue de Navarin, dans le neuvième arrondissement.

Des agents appartenant dans un hôtel meublé, situé au numéro 27 de cette rue, le corps d'un malheureux soldat médaillé militaire, qui venait de mourir subitement dans la rue.

Mais les propriétaires de l'hôtel, gens sans âme, émettent l'extraordinaire prétention de ne pas vouloir laisser pénétrer dans leur maison le corps d'un infortuné soldat, qui était cependant leur locataire.

La féroce brutalité de ces propriétaires révolta les braves gens du quartier.

Quand on vit arriver le cortège et le corps allongé dans la rue on s'inquiéta, et l'on connut l'incident refus des propriétaires.

L'indignation fut alors générale et, malgré les agents, les propriétaires au cœur dur, reçurent une leçon un peu vive. Les carreaux de leur maison volèrent en éclats, et leur nom retentit, comploté par cent personnes.

Finalement, ces « vautours » furent écartés devant l'indignation légitime de la foule et les agents purent abriter dans la demeure qui lui avait loué, le corps du malheureux soldat.

En lisant dans les yeux DE NOS SOLDATS

Les découvertes d'une Américaine

On a dit, et surtout écrit, beaucoup de pauvretés et beaucoup de sottises sur les soldats français qui sont au front. Des serbes intelligents ou cupides les ont défigurés et difformés en les représentant comme des pitres sans cesse plaisantant. Une Américaine, qui est un écrivain de talent, Mme Edith Wharton a vu ces soldats ; elle les a vus dans des hôpitaux et dans des tranchées ; elle a vu ceux des Vosges et ceux de l'Artois, ceux de l'Argonne et ceux d'Alsace. Elle a vu dans leurs yeux. Elle a recueilli leurs regards chargés de pensées profondes, de ces grandes pensées qui viennent du cœur et le mettent à nu. Et, rommant avec exquise délicatesse, qu'à force de toutes pièces le ployable et faux petit conventionnel, elle nous donne de nos soldats, de nos compatriotes mobilisés, une image véridique et ressemblante, des portraits exacts et compréhensifs, qui nous représentent et les vengent des obscures caricatures imaginées par les professionnels du chauvinisme à la ligne. C'est l'une des beautés de ses Voyages au front (Plon-Nourrit, éditeur), qui sont un livre émuant.

Mme Wharton vit d'abord des blessés, les premiers blessés que l'on transporta à Paris, des jeunes hommes pour la plupart.

« Ils sont graves, ces jeunes visages ; on entend beaucoup parler de la gaieté dans les tranchées, mais les blessés ne sont pas gais. Ce n'est pas dire qu'ils soient tristes. Ils sont calmes, méditatifs, étrangement épurés et mûris ; la grande épreuve par laquelle ils ont passé, tremble le avoir purifiés de toute petitesse, de toute frivolité. Elle paraît les avoir pénétrés, jusqu'à la moelle, s'emparant de la substance même de leur âme pour la modeler en quelque chose de si fort, de si magnifiquement trempé, que de longtemps la physionomie de Paris ne voudra devenir analogue de leur. »

« Châlons, Mme Wharton a vu d'autres blessés ; ceux-ci arrivaient du feu, directement — blessés ou élopés :

« On ne peut pas traverser Châlons sans rencontrer la longue procession des élopés sinistres épaues venant du champ de bataille sourds, brisés, anéantis, à moitié gais ou paralytiques. C'est par milliers que ces malheureux sont renvoyés du front pour aller se soigner et se reposer, et on se sent pénétré de tristesse en les voyant se traîner misérablement, et en rencontrant les regards hébétés de ces yeux qui ont vu tant de choses que l'on n'ose pas décrire. »

Ce ne sont pas là les pitres bruyants que l'on nous montre, toujours occupés à dire ou faire de grosses plaisanteries scatalogiques, à se frapper les cuisses avec de grands éclats de rire, tout en étant un

